

Guebwiller - 12 octobre 2014

DOMINICAINS

La sensibilité et la virtuosité d'Iddo Bar-Shaï

Entre musique baroque et contemporaine, le pianiste israélien Iddo Bar-Shaï a régale, samedi soir, le public des Dominicains de Guebwiller.

Jean-Marie Schreiber

Le récital donné par le pianiste d'origine israélienne comprenait, en fait, deux parties très différentes : une première baroque, une deuxième quasi contemporaine. Baroque d'abord, avec François Couperin. Iddo Bar-Shaï a pris le risque de jouer au piano des œuvres typiquement écrivées pour clavecin. Ce choix suffirait à alimenter une nouvelle fois la querelle entre les tenants d'une certaine rigueur, les adeptes d'une certaine authenticité (la musique de clavecin ne se joue qu'au clavecin), et ceux qui pensent que toute musique écrite pour un clavier peut se jouer sur n'importe quel instrument. Cela est certainement valable pour Jean-Sébastien Bach, mais beaucoup moins pour François Couperin. Avec la sonorité un peu veloutée du Steinway, c'était une autre musique avec des ornements baroques. Et il a fallu toute la science, toute la dextérité du pianiste pour garder de la légèreté aux six pièces de clavecin qu'il avait retenues, des *Ombres errantes* aux *Barricades mystérieuses*.

Pièces pour clavecin au piano

C'est ensuite avec Jean-Sébastien Bach et sa *partita N°1 en si bémol*



Iddo Bar-Shaï : un véritable corps à corps avec son piano, tantôt et tendre, tantôt énergique, presque violent : un régal à entendre et à voir.

Photo L'Alsace/Jean-Marie Schreiber

majeur qu'Iddo Bar-Shaï a donné toute la mesure de son énorme talent. Un jeu précis, léger, fluide, virtuose dans tous les sens du terme. Un régal pour terminer cette première partie et déjà un appel pour la seconde et deux sonates de Domenico Scarlatti, certes elles aussi écrites pour clavecin, mais convenant mieux au piano que la musique de Couperin.

Scarlatti a vécu la majeure partie de sa vie en Espagne, et on est resté en Espagne avec deux œuvres particulièrement célèbres, *Malaguena*, d'Isaac Elbeniz, et sur-

tout la danse espagnole N°5 *Andaluza*, très mélodieuse, d'Enrique Granados. À la virtuosité technique du pianiste s'ajoutait sa sensibilité, mettant en relief le côté un peu nostalgique de cette cinquième danse.

L'œuvre du maître

On connaît Alexis Weissenberg comme un maître du piano. On le connaît beaucoup moins comme compositeur. C'est en hommage à celui qui a été son maître qu'Iddo Bar-Shaï a inscrit à son programme deux œuvres qui ne sont pas sans

rappeler quelque peu la musique de George Gershwin. Gershwin qui termina ce concert avec une version pour piano seul de la *Rhapsodie in blue*, l'occasion de se donner à fond, de tirer toutes les nuances, toutes les couleurs de son instrument, l'occasion aussi de vivre cette musique comme aucune des autres qu'il a jouées ce soir. Il ne suffisait pas de l'écouter, il fallait le voir, le regarder. Extraordinaire.

Et ce son... Et si l'on vous dit que le public en a redemandé ? Bien sûr, et le jeune Israélien ne s'est pas fait prier pour évoquer un autre maître du piano, Frédéric Chopin, avant de revenir, pour terminer à François Couperin.

Vitrail audiovisuel

La disposition de la nef avait été retournée, pour permettre la projection, non pas sur le mur, mais sur un écran qui le recouvrait entièrement, d'une création du centre audiovisuel des Dominicains. Mais on peut se demander si ce « vitrail » gothique autour de la première lettre du nom de chaque compositeur, avec une couleur spécifique pour chacun, justifiait le choix de cette disposition, le déplacement du piano vers le fond de la nef, l'acoustique n'étant pas totalement la même.

GUE02